

Milstead Philippe

Sous le ciel de Sicile

Fantasie

Roman

« L 'amour du sexe est le penchant naturel qui attire un sexe vers l'autre, et forme entre eux une intime relation de corps et d'âme »

Louis-Auguste Martin : l'esprit moral du XIXe siècle (1855)

PROLOGUE

Les amours d'été sont éphémères. D'une rare violence, elles se terminent souvent dans la souffrance. La belle saison touche à sa fin et chacun retourne à son quotidien. Loin de l'être aimé, l'amour que l'on croyait solide se dissout, rongé par la routine et mis à mort par de nouvelles rencontres.

Je n'avais jamais connu ces amours dévastatrices. Je n'en avais pas le temps ! Je gagnais mon argent de poche pendant les vacances scolaires et universitaires.

Malgré une licence d'art, j'étais femme de ménage pour une agence de location saisonnière en Sicile, à Campofelice di Roccella dans la province de Palerme... et je travaillais encore l'été !

Je partageais mon temps entre mes aspirateurs, l'homme avec lequel je vivais, nos familles et ma religion. J'avais reçu une éducation dans la pure tradition catholique et j'étais donc fataliste. Mes rêves s'étiolaient au fil du temps. Je n'y pensais même plus ! J'acceptais inconsciemment le flot tranquille de ma vie et m'en arrangeais au jour le jour.

J'avais une relation de couple normale, la fantaisie en moins... Mais là encore, je m'en arrangeais. Mon quotidien ronronnait à merveille et rien ne pouvait le bousculer... jusqu'à ce jour de juillet où tout bascula.

Des vagues déferlèrent sur ma petite vie tranquille, me ballottant comme une coque de noix entre Campofelice di Roccella, Cefalù et les îles Éoliennes. Elles

m'entraînèrent dans un tourbillon de sentiments passionnés et de sensations éblouissantes ! Et comme beaucoup d'amours d'été, je crus que ma folie amoureuse allait s'échouer sur le sable. Mais la vie se nourrit d'elle-même par rebonds et elle se régénère souvent de façon inattendue.

1

Dans la nuit du Samedi 23 au dimanche 24 juillet.

Je ne sais pas ce que j'ai en ce moment, mais je me sens excessivement bien ! Je n'ai jamais été aussi paisible ! Un sentiment d'allégresse me transporte sans raison apparente. Je suis dans le noir mais je devine des présences. Un bipbip tourne inlassablement au même rythme. Il s'arrête ! Une alarme se déclenche !

—Merde ! Elle nous échappe !
L'adrénaline ! Vite !

Je ne comprends pas cet affolement soudain alors que je suis d'un calme olympien ! J'ouvre les yeux. C'est à peine croyable ! Je suis collée au plafond, à

l'image d'un ballon gonflé à l'hélium, observant ce qu'il se passe au-dessous de moi. Et ce qui s'y déroule me surprend quelque peu : une équipe médicale s'affaire fébrilement autour d'une femme nue allongée sur une table. Un médecin s'empresse de lui placer un masque sur le visage. Un autre lui pose des électrodes sur la poitrine. Les deux autres s'activent autour d'un chariot en fer.

Bon ! C'est bien gentil tout ça, mais je n'ai rien à faire ici, moi !

Je descends à la vitesse d'une plume et me dirige vers la porte. Je tends la main... Bon sang ! Je passe de l'autre côté sans choc ni douleur ! Je me retourne. Elle est bien fermée. Là, j'avoue que je suis perplexe.

Sabrina, pas de panique ! Il y a forcément une explication ! Donc, s'il te plaît, un peu de rationalité !

Mais rien de ce qui se déroule n'est rationnel ! Subitement, un gros doute m'envahit. Je fais demi-tour et m'approche de ce corps. Je scrute son visage tuméfié.

Mais... Mais... Ce n'est pas vrai !

Je me regarde, effarée. Je ne me souviens pas d'avoir eu un accident ! Une lourde angoisse me serre les tripes. Je fuis droit devant moi, traverse portes et murs à une vitesse fulgurante et m'arrête sur une petite place devant l'hôpital. Le jour se lève. Curieusement, je viens de courir et je ne ressens aucune fatigue. Je ne suis même pas essoufflée. Et puis, je suis dehors et, en toute logique, je devrais ressentir de la fraîcheur ! Ou de la chaleur ! Ou au moins

du vent ! Il n'y a même pas d'odeurs ! C'est comme si j'avais perdu trois de mes cinq sens.

Deux ambulanciers discutent devant leur véhicule garé en épi, juste après la petite place. Je veux en avoir le cœur net ! Je m'approche d'eux.

Excusez-moi... Vous m'entendez ?

Je serais transparente que ce serait pareil ! Il n'y a pas trente-six solutions : soit je rêve, soit je suis morte. À la réflexion, je dois rêver puisque je pense. Et puis, si j'étais morte, je verrais Dieu ! Ou le diable ! Ou... Je ne sais pas, moi ! Le purgatoire peut-être ?

Sabrina ! Arrête de te prendre la tête ! Vois les choses avec objectivité ! Même si tu n'es plus de ce monde, tu ne souffres pas ! Tu es même super bien !

Alors de quoi te plains-tu ? Non mais ! Sérieux ! Si c'est ça la mort, il n'y a vraiment pas de quoi en faire tout un plat.

Bon, d'accord, je suis morte. Et maintenant ? Il n'y a pas d'anges qui viennent me chercher, pas plus de diabolins avec leurs fourches. Mais tout est si réel et, paradoxalement, si insensé ! Il faut que je me fasse une raison : je suis en train de vivre ma mort. Un visage me vient à l'esprit !

Bon sang ! Me voilà propulsée dans une vaste chambre aux murs blancs sous un toit mansardé. Elle est agréablement meublée : deux lits jumeaux flanqués de leur table de chevet et d'une lampe. Un peu plus loin, une table basse ronde en verre au pied de chrome et, derrière moi, un grand placard près de la porte d'entrée. Entre les

deux lits, une glace en forme de flamme stylisée. Sur le mur d'en face, une lithographie d'un paysage campagnard. Patrice et Lucile dorment profondément. Je les sens très attachés l'un à l'autre, des liens éternels.

Mes parents ! Seigneur ! Mes parents !

Je flotte dans leur chambre. Ils se tournent le dos. Je décèle chez ma mère un secret jalousement gardé : elle a un amant de très longue date. Je m'en doutais, mais maintenant, j'en ai la certitude ! Elle ne demande pas le divorce parce qu'en définitive, elle a trouvé un certain équilibre dans cette double vie même si elle va à l'encontre de tous ses principes. Et puis, elle craint les réactions de mon père. Il a toujours eu le sang chaud ! Le genre

d'homme qui pense résoudre les problèmes avec ses poings... ou avec son fusil. Elle croit le connaître mais... elle ne le connaît pas.

Je découvre mes proches tels qu'ils sont et non comme ils me paraissent être. Je ne les juge pas. Je n'ai plus aucune notion du bien et du mal. J'ai l'impression que mon esprit critique a disparu avec une partie de mes sens.

Ma vue se brouille ! Une force colossale me tire en arrière ! Je flotte de nouveau dans le bloc opératoire. Les médecins font l'impossible autour de moi.

Mais laissez-moi où je suis bon sang !

Ce corps meurtri m'attire malgré moi. Je ne veux pas ! Je résiste avec l'énergie du désespoir. Il m'aimante

inexorablement ! Il m'absorbe ! Cette fois, j'ai très peur !

—On l'a récupérée !

Il faut que je me souviene ! Ne pas oublier ! Il ne faut pas que j'oublie. Il faut que je me...

Dimanche 24 juillet.

—Vous m'entendez ? Réveillez-vous ! Allez !

C'est sur moi qu'elle aboie ?

—Réveillez-vous !

Ah ! Oui ! C'est bien après moi qu'elle en a !

Le poids de mon corps est très présent. J'ai mal. J'essaie d'ouvrir les yeux. Mes paupières refusent de m'obéir. Bouger ! Il faut que je bouge !

Mais... Je suis attachée !

—Elle se réveille, docteur !

Ces entraves me sont insupportables tout comme ce truc que j'ai dans la bouche. Je tire sur mes liens.

— Calmez-vous ! m'ordonne la voix féminine.

Tu vas voir si je vais me calmer !

Je ne comprends pas pourquoi je suis prisonnière ! Je ne comprends pas pourquoi j'ai ce truc dans la bouche ! Je tente de faire part de mon exaspération par des râles rageurs. Je suis fatiguée. Mes forces diminuent...

—Vous pouvez lui retirer l'assistance respiratoire, dit une voix masculine.

—Ne bougez pas ! m'intime la voix féminine.

Bon sang ! Quelque chose se dégonfle au fond de ma gorge et remonte lentement à l'intérieur de mon thorax ! C'est franchement désagréable, mais au moins je respire plus librement. Je fais un gros effort et réussis péniblement à entrouvrir les yeux.

—Bienvenue dans notre monde, la miss ! me dit la voix d'homme. Vous m'entendez ?

Ma tête est trop lourde.

—Vous m'entendez ?

Je fais un mouvement de paupières.

—Très bien. Nous allons vous détacher.

Quel soulagement ! Je déplace difficilement les bras. On me laisse seule. Je me rendors.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais je me sens un petit peu plus vaillante. Un homme en blouse blanche s'approche de mon lit. Il me regarde :

—Comment vous sentez-vous ?

—Où suis-je ?

Ma voix est faible, ma bouche pâteuse et ma gorge douloureuse. J'ai un mal de chien à articuler.

—Vous êtes à l'hôpital.

—Qu'est-ce que je fais là ?

—Vous avez été opérée. Tout va bien. Vous souvenez-vous de votre nom ?

Il me prend pour une tarée ou quoi ? Évidemment que je me souviens de mon nom !

—Pouvez-vous me dire votre nom insiste-t-il.

—Sabrina Alexandri, répondis-je dans un souffle.

—Vous souvenez-vous de ce qu'il vous est arrivé ?

Ce qu'il m'est arrivé ? Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ?

J'ai beau fouiller dans ma mémoire, c'est le néant.

—Nous allons vous transférer dans une chambre.

« Vous souvenez-vous de ce qu'il vous est arrivé ? »

Sa question tourne sans fin dans ma tête comme un air de musique qui s'impose jusqu'à l'obsession.

« Vous souvenez-vous de ce qu'il vous est arrivé ? »

Je n'en sais rien ! Tout ce dont je me souviens, c'est ce que j'ai vécu, ou rêvé,

avant qu'on me réveille sauvagement. J'étais si bien ! Mais si je le leur raconte, ils vont me prendre pour une folle. Dormir ! J'ai envie de dormir... Il faut que je me souviene...

Lundi 25 juillet.

Je me réveille dans une chambre, entourée de machines bruyantes, un cathéter dans le bras. Ça bipe et couine de tous les côtés ! Je ne suis pas très bien ! J'ai très mal au ventre mais ce qui me gêne le plus, c'est ce gros pansement rigide sur le nez et un bandage serré autour de la poitrine qui limite ma respiration.

Mais que m'est-il arrivé ?

Un coup bref sur la porte suivie d'une flopée de blouses blanches envahit ma chambre.

—Bonjour Mademoiselle. Je suis le docteur Fitoussi. C'est moi qui vous ai opérée. Comment vous sentez-vous ?

—Un peu groggy, mais ça va.

—Pas trop de douleurs ?

—Si. Dans le ventre.

—Nous allons vous donner quelque chose.

—Pourquoi suis-je ici, Docteur ?

Il découvre mon ventre et le palpe doucement. Puis il me regarde un moment, hoche la tête, rabat le drap et m'offre un sourire qui se veut rassurant :

—Nous nous verrons tout à l'heure. Je repasserai en fin de matinée. En

attendant, reposez-vous, dit-il avant de sortir de la chambre, le staff sur ses talons.

Son sourire rassurant ne me rassure pas du tout ! Est-ce si grave pour qu'il n'en parle pas devant les autres ? Ce n'est pas bon signe ! Je m'inquiète pour ma santé mentale. Je cherche dans ma mémoire ce qui a bien pu m'arriver. Il y a un blocage comme un tiroir coincé. J'ai envie de dormir ! Il faut que je me souviene...

L'entrée dans la chambre du docteur Fitoussi, accompagné de l'infirmière, me sort brutalement de ma léthargie. Mon cerveau se met immédiatement en alerte.

—Comment allez-vous ?

—Ça va...

—La douleur ?

—Elle s'est calmée.

—Bien. Je voulais faire le point avec vous sans une cour autour de nous. Je n'irai pas par quatre chemins, Mademoiselle. Vous avez été victime d'une agression d'une rare violence. La façon dont votre agresseur s'est acharné sur vous ne laisse aucun doute : il a voulu vous tuer.

—Qui a voulu me tuer ? Je ne comprends pas.

—Vous souvenez-vous de ce qu'il vous est arrivé ?

—Non, Docteur. Je n'ai que de vagues souvenirs mais ce n'est pas cohérent. Que s'est-il passé ?

—Nous avons très peu d'éléments. Tout ce que nous savons, c'est ce que nous a dit la personne qui nous a appelé, un certain Marc Salvani. Vous le connaissez ?

—Oui... C'est mon voisin et ami.

—Il nous a dit que vous aviez été frappée par votre compagnon. Vous en souvenez-vous ?

Frappée ? Angelo m'a frappée ?

Quelques images commencent à remonter du fond de ma mémoire.

—J'ai quelques souvenirs, mais ça ne veut rien dire !

—Que vous revient-il en mémoire ?

—Je vois... Je vois des proches dans des situations... C'est comme si je voyais des extraits de différents films. Docteur... Je suis amnésique ?

—Non ! Rassurez-vous ! Votre mémoire reviendra ! Vous êtes simplement en état de choc. En revanche, les coups que vous avez reçus ne sont pas anodins. Vous garderez des séquelles de cette agression.

—Je vais rester défigurée ?

Ça m'inquiète ! Je ne suis pas un standard de beauté, mais quand même ! J'aime bien ma tête et sa tignasse noire frisée avec laquelle je me bats tous les matins à grands coups de brosse en pestant, mes yeux sombres, mon profil grec et mon teint mat. Une pure Sicilienne ! Bref ! L'idée que je puisse être défigurée ne m'enchanté pas vraiment !

—Non, me rassure-t-il avec un sourire amusé. Vous souffrez d'une fracture du nez et votre visage est très tuméfié, mais tout ceci n'est pas très grave. Dans quelque temps, il n'y paraîtra plus. Vous avez également deux côtes fracturées. Mais ce n'est pas grave non plus. Non... Ce qui est plus ennuyeux, ce sont les coups

que vous avez reçus dans le ventre. Nous avons dû vous opérer.

Il reste un moment silencieux. J'ai l'impression qu'il attend que je devine ce qu'il veut me dire.

Mon ventre... Opérée... Seigneur !

—Je ne pourrai jamais avoir d'enfants ?

Il me le confirme d'un signe de tête navré. Je suis abasourdie. Je n'ai que vingt-six ans et me voilà une vieille. Je ne serai jamais mère ! C'est toute une partie de moi qui s'envole d'un seul coup !

—Nous n'avions pas le choix, Mademoiselle. Votre vie était en jeu.

—Mais à quoi ça sert de vivre dans ces conditions ?

—C'est un autre débat dans lequel je n'entrerai pas. Je suis vraiment désolé.

Si vous le souhaitez, nous avons un psychologue qui pourra vous aider.

Je ne peux que hocher la tête. Ne pas avoir d'enfants ! C'est inimaginable ! Nous avons le projet de mettre en route notre premier bébé l'année prochaine. Je ne voulais pas faire comme mes parents. Ils m'ont eue trop jeunes.

—Mes parents sont prévenus ?

—Oui, Mademoiselle. Mais vous êtes dans un service de soins intensifs et les visites vous sont interdites.

—Pendant combien de temps ?

—Je l'ignore. Tout dépendra de l'évolution de votre état de santé. Vous avez été sérieusement blessée.

—Docteur. Mes parents savent que j'ai été opérée ?

—Non, Mademoiselle. Ce genre de nouvelle ne se donne pas par téléphone. Mais je peux leur en parler si vous m'y autorisez.

Je reste silencieuse. Mes yeux s'embrument.

—Je passerai vous voir demain matin. En attendant, reposez-vous.

Il quitte la chambre avec l'infirmière et me laisse seule avec mon désespoir. Je ne connaîtrai jamais le bonheur d'une grossesse, de sentir mon bébé bouger dans mon ventre, de lui donner le sein, de le choyer.

« Vous souvenez-vous de ce qu'il vous est arrivé ? Il a voulu vous tuer. Frappée par votre compagnon. »

Pourquoi Angelo m'a-t-il frappée ?
Il me semble me souvenir d'une gifle, une fois, mais... Oh, mais oui !

Des scènes complètes me reviennent en mémoire. Elles s'imbriquent les unes aux autres comme dans un puzzle. Mes souvenirs et ma souffrance refont surface. Je ferme les yeux. Les images défilent. Je le revois descendre de sa drôle de voiture.

2

Samedi 9 juillet.

Le thermomètre flirtait avec les trente degrés. L'agence de location, pour laquelle je travaillais, m'avait demandé de préparer une villa pour un couple de Français et leurs deux enfants. Ils étaient attendus, ce samedi après-midi, pour un séjour de deux semaines. Quelque temps auparavant, j'avais échangé plusieurs courriels avec le père. Il paraissait sympathique et semblait avoir beaucoup d'humour. Ce qui n'était pas le cas de tous les clients ! Certains d'entre eux étaient même exécrables, mais je devais, malgré tout, garder une attitude avenante.

La veille de leur départ de France, nous étions convenus avec le père de famille qu'il m'enverrait un SMS dès leur arrivée à l'aéroport de Palerme.

J'avais fini le ménage et m'étais installée dans un fauteuil sous l'air frais du climatiseur quand, vers quinze heures, mon téléphone bipa :

Bonjour Sabrina. Nous venons de récupérer la voiture de location. Donnez-moi l'adresse exacte de la villa pour que je puisse programmer le GPS. Merci et à tout à l'heure. Patrice Volère.

Je copiai le message et le collai dans *Google traduction*. Si mon anglais était solide, mon français, en revanche, était très approximatif et je ne tenais pas à rater le rendez-vous. Je lui envoyai les coordonnées GPS et une petite heure plus

tard un nouveau message arriva sur mon téléphone :

Le GPS nous a amenés dans le centre ville de Campofelice di Roccella. Nous sommes piazza Garibaldi. Comment fait-on pour rejoindre la villa ?

Ne bougez pas, je viens vous chercher. Quelle voiture avez-vous ?

Nous avons une DS 5 Citroën.

J'allai sur internet pour voir une photo de la DS5 Citroën. Ce genre de voiture n'étant pas très courant en Sicile, je n'eus aucun mal à la repérer, garée en double file comme beaucoup d'autres.

Dire qu'il est difficile de stationner piazza Garibaldi est un doux euphémisme ! C'est la seule place de Campofelice di Roccella et on y trouve tout ou presque : l'église aux deux clochers et, au rez de

chaussée des habitations de deux ou trois étages, des banques, des restaurants, un bureau de tabac, un centre médical et le poste de police municipale.

Au centre de la place ronde, sur une stèle gazonnée, le buste du héros Giuseppe Garibaldi tourne le dos à l'église. Les rues qui y convergent offrent d'autres services : une pharmacie, un magasin de téléphonie-électroménager ou encore une épicerie. Autant dire que cette place est l'un des centres névralgiques de la ville haute et beaucoup de monde la fréquente. Poser quatre roues sur un coin de macadam autorisé est pratiquement mission impossible !

Je m'arrêtai aussi en double file et me dirigeai vers la DS5.

—Bonjour, dis-je en français. Je suis Sabrina.

—Enchanté, me répondit le chauffeur en sortant de sa voiture. Patrice Volère ! dit-il en me serrant la main. Je suis désolé, mais le GPS n'est pas très au point. Il ne semble pas connaître la rue de la villa. C'est loin d'ici ?

Je crus voir débarquer une star du rock avec ses lunettes de soleil fermées style « yeux de mouche », ses cheveux bruns impeccablement coiffés et son sourire ravageur. Il retira ses lunettes pour me parler. Seigneur ! Il avait des yeux d'un gris incroyable ! Je n'avais jamais vu des yeux pareils ! Je devais avoir l'air complètement idiot puisque'il reprit son discours, en anglais cette fois, prenant bien soin de choisir des mots simples.

—Je comprends ce que vous dites vous savez ! lui affirmai-je, vexée.

—Mais je n'en doute pas, répondit-il du tac au tac un brin ironique. Ai-je dit quelque chose ?

Je le trouvai moqueur et hautain et soudainement beaucoup moins sympathique que dans ses messages. Je lui offris un sourire diplomatique, l'invitai à me suivre et remontai dans ma voiture.

En chemin, nous croisâmes deux décharges dont une sur la place à quelque trois cents mètres de la villa. Je n'y faisais plus attention ! Ici, chacun était prié de déposer ses sacs poubelle, et autres déchets, dans des containers mis à disposition sur les places et aux coins des rues. Dans mon rétroviseur, je vis mes locataires ralentir et regarder avec

insistance le tas d'ordures. Ils me rattrapèrent au moment où je m'arrêtai sur le parking de la résidence. Nous remontâmes à pied la ruelle privée, fermée par de hautes grilles en fer forgé à commande électrique.

Je leur fis visiter la villa : la salle à manger-cuisine entièrement équipée, les deux chambres du rez-de-chaussée et la troisième sur la mezzanine. Les murs aux couleurs ocre et orange rehaussaient la luminosité des pièces meublées en bois sombre dans le pur style sicilien. Je leur remis les clefs après avoir rempli les formulaires d'usage et encaissé le montant du loyer.

Patrice et Lucile parlaient, le français bien entendu, l'anglais et quelques mots d'italien. C'était principalement en

anglais que nous communiquions avec, en cas de besoin, un mélange de mots des deux autres langues. La méthode n'était pas très académique, mais efficace !

Au moment de les quitter, Lucile me demanda où se trouvait le supermarché le plus proche et jusqu'à quelle heure il était ouvert. Je devais me rendre dans une autre maison et les invitai donc à me suivre pour les laisser devant une grande surface de la ville basse avant de poursuivre mon chemin.

Dimanche 10 juillet.

Le lendemain, en début d'après-midi, Patrice m'envoya un nouveau SMS :

Bonjour Sabrina. Pardon de vous déranger un dimanche, mais la

climatisation est en panne depuis hier soir. Il fait une chaleur à mourir.

Je m'interrogeai d'autant plus que la veille tout avait parfaitement fonctionné. Je plaquai le traditionnel repas de famille et filai à la villa. Effectivement, c'était un four !

—Je suis désolée, dis-je après avoir bidouillé un long moment la télécommande. On est dimanche et je ne peux rien faire aujourd'hui. Je vais demander à un technicien de venir demain.

Patrice et Lucile m'invitèrent à boire un café. Leurs enfants, âgés de quinze et dix-sept ans, étaient partis en exploration dans le quartier pour repérer le chemin de la plage et les éventuels lieux de rencontre entre jeunes. C'était la première

fois qu'ils venaient en Sicile. Ils me pressèrent de questions sur notre mode de vie, les sites à visiter, les meilleurs vins... Et même la Cosa Nostra !

À plusieurs reprises, je me surpris à regarder Patrice avec une insistance indécente. Je ne suis pas le genre de fille à mater les mecs, mais lui avait quelque chose de spécial que j'étais incapable de nommer. Une sorte de mystère qui m'intriguait. Ses yeux gris au regard profond me subjuguèrent. Je révisai mon jugement le concernant. Il était, en définitive, fort sympathique et pas du tout hautain comme je l'avais ressenti hier lors de notre première rencontre. Mais un peu moqueur quand même ! Chaque fois que mes yeux s'attardaient sur lui, je me ressaisissais et les détournais vers sa

femme. Elle aussi était très belle avec ses cheveux blonds en bataille et ses yeux marron clair. Elle avait un sourire charmant et dégageait beaucoup de charisme et de sensualité. Mais j'avais beau faire ! Dès que je relâchais ma surveillance, mon regard revenait vers son mari comme l'aiguille d'une boussole vers le Nord.

Lucile ne sembla rien remarquer et poursuivit la conversation le plus naturellement du monde :

—C'est normal que les poubelles s'entassent un peu partout ici ?

Je comprenais que ces montagnes d'immondices pouvaient choquer des Français habitués au tri sélectif et au ramassage des déchets ménagers à leur porte.

— Le problème, lui expliquai-je, c'est que chez nous, le ramassage des ordures est effectué par des entreprises privées qui payent très mal leurs salariés. Alors ils sont souvent en grève. En attendant la reprise du travail, les déchets s'entassent à côté des containers qui débordent.

Dieu merci, les éboueurs passèrent trois jours plus tard. Ils ramassèrent les ordures avec un tractopelle pour les charger dans des camions bennes et fermèrent la place au bout de la rue de la villa. Je trouvai l'idée très bonne ! Ma satisfaction fut vite battue en brèche lorsque j'aperçus les containers déposés à deux cents mètres de là, au bout du chemin de la plage. Désormais, les immondices allaient s'entasser à une dizaine de mètres

de la mer. Génial ! Je me gardai bien de dire à mes locataires que beaucoup de Siciliens n'avaient aucun souci de l'environnement même si les mentalités évoluaient lentement. Il suffisait de voir la plage jonchée de déchets divers et variés pour s'en convaincre. Il était courant que papiers gras, bouteilles en plastique et cannettes restent sur place après un pique-nique ou soient négligemment déposés dans le fossé. Ils le découvriraient bien assez tôt !

J'étais sur le point de repartir quand Patrice me demanda s'il était possible de disposer d'internet.

—Il faut acheter une carte à mettre dans ce modem, lui expliquai-je en le lui désignant, posé sur le buffet. Si vous

voulez, je pourrai vous accompagner demain chez le spécialiste.

Nous convînmes de nous retrouver le lendemain matin vers dix heures piazza Garibaldi.

Le soir, je me mis à la cuisine, l'âme rêveuse. Mon compagnon allait rentrer d'un moment à l'autre et serait sans aucun doute affamé. Tous mes gestes s'enchaînaient machinalement. Je rêvassais et je me sentais bien dans ma petite histoire imaginaire. Je réalisai brusquement qu'elle tournait autour de mon locataire. J'y mis immédiatement bon ordre !

Lundi 11 juillet.

Il arriva à l'heure pile à notre rendez-vous avec le modem et son ordinateur sous le bras. Sauf qu'arrivé chez le spécialiste, rien ne fonctionnait ! Je lui conseillai donc de tout laisser au magasin et lui promis de le lui rapporter dès que ce serait prêt. Je l'informai, par la même occasion, que le technicien pour la climatisation passerait cet après-midi vers quinze heures.

—Cela vous ennuie de me déposer devant le super-marché ? demanda-t-il. Lucile est repartie avec la voiture.

—Non ! Aucun problème.

Tout en conduisant, je l'observai du coin de l'œil. Seigneur ! Il avait un charme fou ! Et quand il souriait, il était

terriblement craquant. Un frisson me parcourut le dos et me remit les idées en place.

Je m'engageai sur le parking du supermarché :

—Vous en avez pour longtemps ?

—Non... Quelques minutes. J'ai besoin d'une bombe anti-moustiques et d'un produit pour les repousser. Ils sont voraces ici ! Mes enfants ont préféré dormir sous la véranda la nuit dernière plutôt que de mourir de chaleur dans la maison. Vu leur état ce matin, je ne sais pas s'ils ont fait le bon choix.

Je l'accompagnai dans le magasin et en moins de dix minutes il fut armé d'une bombe insecticide et de plusieurs bougies à la citronnelle. Nous regagnâmes ma voiture.

—Allez, montez ! Je vous ramène à la villa, dis-je en m'installant derrière le volant. Je ne vais pas vous laisser rentrer à pied avec cette chaleur.

—C'est très gentil à vous, me répondit-il en posant sa main sur la mienne alors que je saisisais le levier de vitesses.

Un flux chaud électrique remonta le long de mon bras. Je me dégageai avec tact, gênée par ce contact et démarrai sans délai.

Au moment de quitter la villa, je lui tendis une main maladroite se voulant très professionnelle. Sa chaleur remonta de nouveau le long de mon bras. Il m'attira doucement vers lui. Curieusement, je ne résistai pas. J'étais comme envoûtée. Mon cœur se mit à battre plus fort. Tout mon

corps frémit. Mon professionnalisme s'envola. Malgré moi, je fermai les yeux et entrouvris les lèvres. Il me déposa une bise sur la joue.

—Merci pour tout, murmura-t-il.

J'étais perturbée. Je ne comprenais pas ce qu'il m'arrivait ! C'était de la folie ! Moi, la fille sage et fidèle, j'étais attirée par un illustre inconnu comme une mouche par le sucre ! Je ne sais ce qu'il se passa, mais une fraction de seconde plus tard, j'étais dans ses bras et l'embrassais à pleine bouche. C'était bien la première fois que je roulais une pelle avec autant d'appétit ! J'en avais la tête qui tournait ! Une nuée de papillons virevoltèrent dans mon ventre. Mon alerte interne se déclencha ! Je me ressaisis :

—Il faut que je travaille.

Il déposa un dernier baiser sur mes lèvres et me souhaita bon courage.

Je m'en voulais ! Mais qu'est-ce qui m'était passé par la tête ? Ce n'était pas dans mes habitudes de sauter sur un mec ! Surtout qu'il était marié à une très belle femme et avait des enfants. De mon côté, je vivais avec mon ami depuis trois ans et étais d'une fidélité de chien... ce qui n'était pas forcément son cas ! Il fallait bien que je voie les choses en face : j'avais une furieuse envie de cet homme !

Je comprends maintenant monsieur le curé quand il parle de la faiblesse de la chair !

Je décidai de ne plus me retrouver seule avec lui ! Il était le diable et je devais, coûte que coûte, le fuir à toutes jambes.